

# Demain, qui seront nos psys ?

C'est en tant qu'étudiante que je viens aujourd'hui vous apporter mon témoignage sur mon parcours universitaire, ainsi que ma réflexion sur ce qui se passe actuellement quant à l'avenir de l'enseignement de la psychologie clinique à l'université.

J'ai débuté mon cursus à l'université de Grenoble, d'où je suis originaire. Les enseignements que j'y ai suivi s'intitulaient « Introduction à la psychologie », « Introduction à la sociologie », « Etude du comportement », « Psychologie sociale », « Neuropsychologie » ou encore « Psychologie expérimentale », pour n'en donner que les grands intitulés. C'est après les deux premières années que j'ai choisi de venir poursuivre mes études à Strasbourg, pour sa proposition d'orientation et de spécialisation en psychologie clinique. Le choix de l'orientation m'a été possible, mais c'est ce choix qui est remis en question aujourd'hui.

De ce que j'en comprends, la réorganisation structurelle des universités qui s'amorce s'applique à l'échelle nationale. En cela, le risque pour les étudiants est de se voir supprimer la possibilité de choisir sa spécialité et son orientation, quelque soit la mobilité de l'étudiant.

Si l'université, qui est un lieu de transmission des savoirs, mais aussi un lieu de recherche, ne peut plus dispenser des cours de psychologie clinique, et plus particulièrement de psychopathologie, cela revient à restreindre l'enseignement, et ainsi appauvrir la formation des futurs psychologues. Il me semble ainsi impensable que la diversité des approches en psychologie soit supprimée de l'enseignement, car cela voudrait dire qu'il y aurait une pensée unique dans le domaine du psychisme, et par là, le monopole d'une méthode thérapeutique.

A mon sens, le psychologue clinicien doit être spécialisé dans son domaine, et ceci quelque soit son orientation. Il semble qu'on veuille faire du psychologue clinicien non pas un spécialiste du psychisme, mais quelqu'un de, certes, touche à tout, mais finalement bancal dans son positionnement. C'est cela, me semble-t-il, qui contribue pour une part à entretenir l'amalgame qui se noue autour de la figure du « psy », entité bien souvent confuse du fait de l'indistinction entre « psy-chologue », « psy-CHANALYSTE » et « psychothérapeutes ».

Dans une situation où c'est la rentabilité et l'efficacité qui prime, je me pose des questions quant à notre future pratique, nous qui sommes encore étudiants. Et finalement, je me dis que, parfois, une situation de crise est une invitation à penser et à ne pas oublier que le maintien de la théorie de l'inconscient, dans les études de psychologie clinique, relève bien d'un travail constant.

Aussi, on nous enseigne à appréhender la spécificité de chacun, en tant que sujet singulier, ayant un besoin ou demandant une prise en charge psychologique pour des difficultés. Mais on nous apprend surtout que ces difficultés sont aussi diversifiées que devrait être le champ des possibilités d'intervention. Pourquoi ainsi mettre en péril la pluridisciplinarité qui fait de la psychologie ce qu'elle est à l'université ?

Conserver la diversité des approches en psychologie est ce qui permet, je pense, à chacun de pouvoir trouver sa place, et ainsi de s'exprimer et de transmettre ses richesses. Les perspectives analytique et cognitivo-comportementale sont différentes dans leurs conceptions de la personne, du soin, dans leurs objectifs, dans leurs moyens et dans leurs effets, mais il appartient à chacun de choisir sa voie et d'avoir l'occasion de la mettre à l'épreuve.

Ainsi, pour conserver la possibilité de choisir, laissons une place active à la psychanalyse car cela n'empêchera en rien les autres courants de faire leur propre chemin.

Claire Sidén